

—Je me rappelle fort bien, répliqua le jardinier qu'Adam n'a pas conservé sa place longtemps après avoir été marié et que le Seigneur l'a mis à la porte.

Il en sera de même pour le ministre des Finances, si cette jolie figure et ces formes attrayantes et ces immenses richesses lui font faire défaut au mandat que lui a confié le peuple canadien. Il pourra contracter cet engagement matrimonial, mais il en sera pour lui comme de ce Irlandais qui disait d'Adam, dans le paradis terrestre, qu'il ne tarderait pas à perdre la jouissance de son Eden, et qu'il en serait mis à la porte pour aller errer de ci de là par le vaste monde.

Que demande le Canada, aujourd'hui? Le Canada jouit des bienfaits de la liberté et désire que cette liberté lui soit continuée. Le Canada désire être laissé à ses destinées et ne veut pas être asservi à aucun homme ni à aucune nation. Nous désirons avoir le plein bénéfice des avantages de notre propre pays, et tirer parti des immenses ressources que la nature a répandue ici avec tant de profusion. Nous désirons qu'on nous laisse résoudre nous-mêmes nos propres problèmes, et travailler à la réalisation de nos destinées et au développement de notre vie nationale, commerciale et financière, de la même façon que nous y avons été jusqu'ici habitués. C'est là le désir du Canada et de ses fils dont Robert Reid, le poète du Canada, a déjà dit:

Sing me a song of the great Dominion;
Soul felt words for a patriot's ear;
Ring out boldly the well turned measure
Voicing your notes that the world may hear;
Here is no stravelling—Heaven forsaken—
Shrinking aside where the nations throng;
Proud as the proudest she moves among
them—
Worthy is she of a noble song.
Sing me the worth of each Canadian—
Roamer in wilderness, toiler in town—
Search earth over you will find none
stauncher,
Whether his hands be white or brown;
Come of a right good stock to start with,
Best of the world's blood in each vein;
Lords of ourselves, and slaves to no one,
For us or from us, you'll find we're—men.

Oui, ce que le Canada désire, c'est que ses fils soient laissés seuls à travailler à la réalisation de leurs propres destinées, ainsi qu'ils l'ont déjà fait si bravement dans le passé. Et si le présent Gouvernement ne leur permet pas de travailler ainsi à leur propre développement, le jour terrible de la rétribution n'est pas loin où le peuple canadien saisira l'occasion de s'exprimer là-dessus comme il l'entend.

L'hon. RODOLPHE LEMIEUX (ministre des Postes): Monsieur le président, je demanderai pour quelques instants l'indulgence du comité, afin de faire connaître à la Chambre et au pays les arguments qui

M. SPROULE.

se présentent à mon esprit en faveur de la politique préconisée par le Gouvernement et soutenue avec tant de zèle par les meilleurs éléments de notre population. J'espère bien, au cours des quelques observations que je vais présenter, discuter ce sujet sans y mettre aucune passion. C'est une de ces questions d'importance nationale d'où l'esprit de parti et les récriminations dissonnantes doivent être naturellement bannis. En effet, monsieur le président, parler de la réciprocité commerciale entre le Canada et les États-Unis, c'est parler du développement, du progrès et de la grandeur finale des deux pays.

J'ai prêté, comme toujours, une oreille très attentive aux paroles de mon vieil et aimable ami de Grey-est. J'ai écouté avec le plus vif intérêt le récit de ses doléances. Quand je parle de lui comme étant un de mes vieux amis, je veux dire qu'il est un des vétérans de la Chambre des communes. C'est un des privilèges du vieil âge de toucher parfois la fibre du sentiment; de verser dans les réminiscences et même de faire de l'esprit. A ses doléances, mon honorable ami a mêlé des souvenirs du passé, avec ça et là un peu de sentiment exprimé en des citations poétiques et quelques traits d'esprit importés, je crois, du sud de l'Irlande. Dans sa péroraison, et même au début de son discours, il a déclaré très loyalement —oubliant en cela un passé récent—que notre Canada possédait d'excellents marchés, qu'il était prospère, et que notre devoir était de le laisser travailler à l'accomplissement de ses propres destinées. Sans entrer dans la discussion de tous les points soulevés par mon honorable ami, je me permettrai de lui dire qu'ici même je dois différer d'avis avec lui. Il est vrai que nous jouissons de temps prospères, mais notre politique tend à augmenter encore cette prospérité.

Nous avons d'excellents marchés, que nous, libéraux, avons créés depuis quatorze ans; mais nous voulons des marchés encore plus avantageux. Et c'est pourquoi, tout en agréant ce qu'a dit l'honorable député, je lui déclarerai ceci: Laissons le Canada, avec encore plus de prospérité et des marchés plus avantageux, suivre ses propres destinées sous l'égide de la couronne britannique.

Mon honorable ami conçoit des craintes sur l'avenir de ce jeune pays. Quant à moi, j'ai à ce sujet les plus grandes espérances, et comme il nous a cité de la poésie, il me permettra, à mon tour de lui rappeler ces vers superbes de Tennyson, le poète lauréat parlant de la grandeur de l'Angleterre:

We sailed wherever ships can sail,
We founded many a mighty state;
Pray God our greatness may not fail
Thro' craven fear of being great!